

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITE

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 99-70

REDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. CENTRAL 90-92

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

La Guerre et les Partis

A propos de ce qu'il appelle : le nègre blanc de La Haye, M. Alexandre Varenne, député du Puy-de-Dôme, vient de publier, dans l'Evénement, un article dans lequel il oppose les deux programmes socialistes.

Lorsque M. Varenne dresse en face de l'autre ce que nous pourrions appeler le « socialisme dogmatique » et le « socialisme de réalisation », avec beaucoup de clairvoyance, et beaucoup de courage aussi, il pose dès maintenant le problème qui, demain, divisera inévitablement les socialistes de France.

Quand la guerre aura pris fin, écrit-il, ses conséquences seront assez durables pour que l'opposition reste visible. Dans chacun des pays belligérants, dans le nôtre en particulier, la question se posera de savoir si le socialisme entend désavouer sa collaboration à la défense nationale en refusant son concours à la grande œuvre de relèvement, ou si, au contraire, prolongeant son action bienfaisante au-delà de la guerre, il offrira à la nation les ressources de pensée et de travail dont il dispose pour aider à refaire sa richesse et à relever ses ruines.

C'est, à peine voilé, le problème de la continuation de la collaboration ministérielle que le député du Puy-de-Dôme pose devant l'opinion socialiste.

On reconnaît là l'esprit pratique, épris de réalisation, d'Alexandre Varenne, auprès duquel nous avons jadis bataillé pour faire triompher en France la politique d'union des gauches.

M. Varenne me permettra de lui dire pourtant qu'il se trompe quelque peu lorsqu'il pose comme inconciliables ce qu'il appelle « les deux tendances socialistes ».

La vérité, c'est qu'il n'y a pas une formation d'esprit qui conduise fatalement, quelle que soit la question discutée, le même groupe à réclamer dans son unanimité les mêmes solutions.

On peut avoir sur la guerre, sur sa continuation, sur les problèmes de la paix, une opinion qui n'est pas celle de la majorité, groupée en temps de paix pour une politique de réalisation, et vouloir cependant collaborer toujours et pratiquement à l'organisation de la démocratie dans le monde.

Ce que nous reprochons ici, par exemple, aux socialistes qui, pendant la guerre, ont fait de la participation ministérielle, ce n'est pas d'avoir collaboré avec d'autres partis, voire même avec d'autres classes, c'est peut-être au contraire, de n'avoir pas collaboré suffisamment.

« Collaboration » ne signifie pas « renoncement ». Il y a au pouvoir plusieurs politiques aussi qui s'opposent. Parce que nous sommes, nous, pour celle qui compose, quand il est nécessaire, mais qui n'abdique jamais, il ne s'en suit pas que nous renoncions aux nécessités d'une politique de réalisation.

D'ailleurs, si nous précisons ainsi notre attitude et notre conception, c'est surtout pour répondre à ceux qui dans le Parti socialiste songent à une scission. La vérité, c'est que ce que le Parti socialiste peut faire de mieux, tant pour le socialisme que pour la France, c'est de conserver son unité.

Voilà que les partis du centre, étonnés de trouver à leur gauche et à leur droite des partis organisés et vivants, dont la propagande, visiblement, gagne tous les jours davantage de terrain, s'émeuvent et songent eux aussi à réorganiser leurs cadres.

L'autre jour, le Temps, après avoir signalé le danger pour les conservateurs des mesures provisoires et des moyens de fortune qui veulent les conceptions de ceux qui ne veulent pas laisser dans la vie des peuples trop de place à l'Etat, concluait :

« Avant la guerre, nous semblions avoir un parti organisé pour défendre les grands principes sur lesquels repose la société française, et qui sont l'honneur de la civilisation humaine. Que devient-il ? »

Et c'est au moment où les grands partis dont parle le Temps tentent de se reconstituer que vous voudriez morceler le Parti socialiste, le réduire à quelques tronçons sans force et sans autorité ?

Ce qui fait la force du Parti socialiste, c'est justement que toutes les conceptions tactiques se heurtent dans son sein.

Ce ne sont pas des conflits de doctrines. Tous les socialistes sont contre la

guerre, tous les socialistes combattent le militarisme. La discussion s'établit seulement sur les meilleurs moyens à employer pour établir la paix et détruire le militarisme.

Savez-vous même si les différents moyens employés par chacune des tendances socialistes ne sont pas tous utiles ? Et si, quand les ministères et les élus de la majorité ont apporté le maximum de la collaboration socialiste à l'effort gouvernemental, il n'est pas utile qu'il se trouve aussi des audacieux, des précurseurs qui, par des gestes d'une valeur inégale, servent, eux aussi, la cause commune en renouant, avec la phalange des vaillants qui luttent en Allemagne contre l'impérialisme et le militarisme, le lien nécessaire à l'affranchissement de l'Europe ?

Non, les différentes tactiques socialistes ne s'opposent pas : elles se complètent.

Jean GOLDSKY.

A BATONS ROMPUS

Je dois beaucoup de reconnaissances à ces Messieurs de la Censure. Grâce à leur diligence à pratiquer des coupes nombreuses dans mes chroniques, je suis en train d'acquiescer la réputation d'un homme d'esprit. Chacun des lecteurs du Bonnet Rouge remplace les blancs semés dans mes articles par ce qu'il peut imaginer de plus mordant, de plus amusant, de plus judicieux ; et je m'enrichis ainsi de toute la fantaisie et de toute la verve satirique que l'on me prête.

Le plus comique c'est que fréquemment les passages supprimés sont tout à fait anodins ; ils reproduisent ou résumés des histoires racontées ou des appréciations publiées par d'autres journaux, et particulièrement par les gazettes « bien pensantes ».

Je me suis demandé longtemps, et avec insistance, pour quel motif on ne permettait point de recueillir afin d'en orner ma « copie », les perles que je rencontre dans les élucubrations de mes confrères voués à l'entretien de l'enthousiasme patriotique.

— Peut-être, ai-je d'abord supposé, ces Messieurs de la maison Anastasie ont-ils, sans qu'il en paraisse rien, des bonnets pour moi, et veulent-ils m'écrire le ridicule ou tomber le genou de la fable, en se parant des plumes du paon.

Mais quelques coups de ciseaux vraiment trop brutaux m'interdirent de persister dans cette apaisante hypothèse. Et je me suis définitivement arrêté, après en avoir successivement éliminé quelques autres, à cette idée que la Censure ne trouve pas assez d'agrément et d'utilité aux bavardages de notre « bonne presse », pour tolérer que je le réédite.

Je persiste, cependant, à croire que, de temps en temps, on découvre dans ces feuilles des réflexions et des remarques qui sont assez riches de sens pour qu'on les puisse répéter.

Ainsi, dans l'Intransigeant d'hier, M. Jean de Bonnefon a rappelé cette recommandation de Bonaparte à son ministre de la politique extérieure :

« Le dégoût systématique de l'Adversaire diminue l'éclat de la Victoire qu'on doit remporter sur lui. Je veux que les Armées ennemies soient louées pour leur courage, les Ministres de l'Adversaire vantés pour leurs mérites. »

Cette leçon posthume d'un homme, qui eut quelque valeur comme chef d'Etat et comme stratège, ne vaut-elle pas d'être signalée aux potaches jeunes et vieux qui s'époumonent à ruer que les Allemands sont des poltrons affamés ?

Et cette constatation du Times, reproduite également dans l'Intransigeant d'hier, ne mérite-t-elle point d'être objectée à tels critiques militaires, qui nous rabattent les oreilles avec la qui nous rabattent les oreilles avec les pénuries des effectifs allemands :

« Les Allemands ne se comportent pas encore comme s'ils manquaient d'hommes ; ils n'en manquent pas, du reste ; en tout cas, ils n'en manqueraient pas toute cette année ; ils n'ont pas fait de prélèvements sérieux sur la classe 1917, celle de 1918 demeure derrière, encore intacte ; ils ont des blessés guéris en grand nombre ; ils font appel aux prisonniers dont beaucoup ont été forcés de travailler ; de nombreux habitants de la Pologne, de la Belgique et de la France ont été employés aux champs ou dans les fabriques, afin de prendre la place des Allemands susceptibles de combattre. »

En additionnant ces nouvelles ressources, on peut dire que l'Allemagne dispose encore de deux millions d'hommes pour ses prélèvements, auxquels il faut ajouter chaque année une nouvelle classe de 4 à 500.000 recrues.

A moins que dame Censure mette sa coquetterie à me prouver une fois de plus, que

Souvent femme varie Bien fol est qui s'y fie.

J'espère que si je ne trouve point grâce devant elle, elle respectera du moins les citations qu'elle toléra, voici vingt-quatre heures, dans un autre journal. Monsieur BADIN.

LA GUERRE La Question d'Autriche

M. Compre-Morel écrit ce matin que si les Russes font actuellement tant de prisonniers, ce n'est pas seulement parce que leurs troupes sont bien commandées, bien entraînées et bien armées, mais parce qu'elles trouvent devant elles, mêlées aux troupes autrichiennes, des éléments hongrois qui n'auraient d'autre préoccupation que celle d'en finir au plus vite avec une guerre qu'ils ne veulent pas faire.

Il ne faut pas exagérer les déductions que l'on peut tirer des différents incidents qui se sont succédés, ces derniers jours, entre l'opposition hongroise et le gouvernement de la monarchie dualiste. S'illusionner trop sur les velléités d'indépendance de la Hongrie serait s'exposer à de graves mécomptes. Mais, cependant, il convient de compter dans le jeu de l'Entente cette carte qu'elle n'a pas encore jouée.

Qu'on veuille donc le reconnaître : nous assistons aux dernières convulsions de cette guerre atroce.

Si je me permets ces citations, c'est pour montrer quel danger il y a pour le gouvernement à ne pas préciser sa politique et à n'en pas souligner à tous propos le sens à la fois nettement français et démocratique. Nous n'avons pas à faire de politique papiste et toutes les campagnes destinées à préserver l'Autriche doivent être condamnées devant l'opinion, en attendant qu'elles soient condamnées hautement par une bouche autorisée.

Conturé

cherchent des arguments nouveaux pour sauver l'Autriche du démembrement qui la menace.

C'est ainsi que M. Jacques Bainville parle de la prétendue question d'Autriche et dénonce « ces peuples luttant pour leur liberté, pour leur propre liberté, à l'exclusion de celle des autres et qui luttent pour la domination. »

Et il reprend cette vieille formule : « Emanciper les peuples le plus possible, sans toucher aux frontières, telle doit être notre politique. »

Cependant, M. Charles Maurras déclare sans tarder : « C'est d'abord à Vienne et à Budapest que les alliés entreront. Mais alors, les Allemands n'y seront plus rien ; les maîtres ce seront nous. A nous d'avoir des idées de maîtres. Il y aura là un vieil empereur. Déposons-le. Un jeune archiduc-héritier ? Elevons-le. Un groupe prussien calviniste à éliminer de Perth. Un vieux parti anglo-français à retrouver, à mettre debout. Pourquoi pas ? Comme à fait l'Allemagne, obligeons l'Autriche à servir. »

P.-S. — Ça recommence... Hervé Laroche se malin sur l'offensive de la Somme, et se remet à parler de toutes sortes de choses sur lesquelles il est à coup sûr d'une haute compétence. Il répond à des lecteurs qui osent s'étonner — les malheureux ! — de ne pas apprendre encore la grande victoire prédite à nos armées par le valeureux directeur du journal du même nom.

« C'est à quand on dirige la Victoire, on ne peut se laisser marquer par quelques lecteurs. Aussi, quel cours de stratégie... Lisez plutôt. Vous verrez qu'il vend le système du maréchallement ne vaut rien ; il est condamné, mais que sur la Somme est une chose merveilleuse qui, immanquablement, nous vaudra des miracles. »

Hélas ! Hélas ! L'arousse donne du martèlement trois définitions : 1. Bataille à coups de marteau ; 2. Faire un travail d'esprit ; 3. Donner de l'inquiétude. Je vous donne le choix entre les trois définitions... — Général N...

SUR TOUS LES FRONTS

Nos troupes reprennent Fleury

Contre-attaques allemandes sur la Somme

Communiqué officiel

18 Août — 15 heures

74^e JOUR DE LA GUERRE

Au Nord de la Somme, plusieurs tentatives de contre-attaques ennemies sur nos nouvelles positions au sud-est de Maurepas ont été brisées par nos feux. Nous avons fait des prisonniers.

Au Sud de la Somme, nous avons trouvé quatre mitrailleuses, en débarrassant les tranchées prises par nous au Sud de Bellou.

Sur la rive droite de la Meuse, une attaque de nos troupes nous a permis, après un violent combat, de chasser les Allemands de la partie du village de Fleury qu'ils occupaient. Quelques fractions ennemies se maintiennent encore dans un petit pâté de ruines situé à la lisière est. Entre Thiaumont et Fleury, nos troupes ont également réalisé de sensibles progrès. Cinquante prisonniers, dont un officier, sont restés entre nos mains, ainsi qu'une mitrailleuse.

Partout ailleurs, nuit relativement calme.

L'attaque de Pozières

Londres, 18 août. — Le correspondant spécial du Times au front britannique donne les détails suivants sur les combats des derniers jours au front de la Somme :

« Des engagements d'infanterie, d'un caractère local et estival mais souvent très acharnés, se sont livrés en divers points du front, surtout dans la région de Pozières. »

« A l'ouest de ce village, nous avons avancé dans la direction de Martimpouch, et nous tenons maintenant sur une longueur de 600 mètres, les lignes de soutien allemandes qui s'étendent à l'est de la seconde ligne principale. Maintenant, nos positions les plus avancées sont à moins de 2.000 mètres de Thiéval et de Courcellettes, à l'est de la ligne ; à moins de 1.500 mètres de Martimpouch, au centre ; à moins de 1.000 mètres de Ginchy et beaucoup plus près encore de Guillemont à l'est droite. »

La situation sur la Somme

Londres, 18 août. — De M. Warner Allen dans le « Daily News » :

« La pression exercée par les Français et les Anglais sur les Allemands dans l'ouest, est prouvée par la difficulté qu'ils rencontrent et l'hésitation qu'ils apportent à renforcer leur front oriental pour résister à la grande offensive russe. Lors du premier choc, ils prirent, à l'ouest, quatre divisions et, plus tard, une seule fortement éprouvée sur la Somme, puisque rien qu'en prisonniers elle avait perdu 3.500 hommes. « Telles que les choses vont actuellement,

mer nous n'en savons rien, mais les Autrichiens y comptent et c'est pour cela qu'ils s'efforcent de gagner du temps sur la Zlota-Lipa en faisant l'impossible pour résister à notre élan vainqueur. — (Radio).

LES PROGRES RUSSES ET LA PRESSE ALLEMANDE

Berne, 18 août. — Du « Lokal Anzeiger » : « Les Russes gagnent du terrain au sud du Dniester et portent maintenant leurs attaques contre le centre des positions allemandes. Ceux-ci ont dû de nouveau battre en retraite à l'intérieur de l'angle formé par l'embouchure de la Lipa. Le mot d'ordre est de se rassembler et de conserver le contact. Il faut reconnaître à l'extension de ce front de combat de 120 kilomètres qu'il s'agit d'une grande bataille. »

De la « Gazzetta de Berlin à Midi » : « Les derniers messages russes entre Pinsk et la frontière roumaine ont toutes été repoussées mais il faut bien se dire que les Russes reçoivent toujours des renforts et qu'ils déploient toutes leurs forces disponibles sans aucune hésitation pour obtenir un succès. Les troupes austro-allemandes auront donc encore à soutenir de sérieux combats dont on ne peut prévoir l'issue. »

Sur le front italien

COMMUNIQUE OFFICIEL Rome, 17 août. — Commandement suprême :

Sur le front de l'Isonzo inférieur, les actions d'artillerie se sont poursuivies hier contre les lignes de l'adversaire.

Sur le Carso, nous avons repoussé une contre-attaque ennemie et nous avons fait une centaine de prisonniers, dont quatre officiers.

Dans la zone de Tolmino, notre artillerie a bombardé, hier, la gare de Santa-Lucia, où des mouvements de trains étaient signalés.

Dans le Haut Carso, et sur le plateau de Tonerio, violente action de l'artillerie ennemie contre-batterie efficacement par la nôtre.

Une des escadrilles Voisin a bombardé la gare de Reffenberg sur la ligne de Gorizia à Trieste, avec des résultats très efficaces. Nos avions sont rentrés indemnes.

Deshydrations ennemies ont été lancées, la nuit dernière, des bombes sur Venise et la lagune de Grado. On ne compte aucune victime ; il y a eu quelques dégâts. — Signé : CADORNA.

LES RESULTATS DE L'OFFENSIVE

Milan, 18 août. — On mande du front au « Secolo » : « La trouée opérée dans la première ligne autrichienne s'étend depuis la côte 609 du Sabotino jusqu'à la côte 121 du Montafalcone, soit sur une longueur de 25 à 30 kilomètres. La trouée ouverte dans la seconde ligne ennemie s'étend depuis le confluent du Vipacco avec l'Isonzo jusqu'à la côte 121 de Montafalcone soit sur une longueur de 15 kilomètres. Enfin sur le Carso, nous avons entamé la troisième ligne sur un front de 5 à 6 kilomètres, dans la région de Veliki-Hribach. »

LES PRISONNIERS DE GORIZIA

On mande du front au « Secolo » : « Parmi les prisonniers faits dans la bataille de Gorizia, une grande différence est notée entre les éléments hongrois et slaves d'une part et les éléments autrichiens d'autre part. »

Les premiers appartiennent presque tous à des classes anciennes et sont de constitution physique faible. Les Autrichiens au contraire sont pour la plupart jeunes et vigoureux. »

Billet du Soir

Jeux et Combats

Il n'est bien, nos gosses. Une garçon et une fille jouaient ensemble sur le trottoir. Un commença la dispute ? On ne le saura point, car on ne connaît jamais exactement la vérité sur la cause d'un conflit.

La dispute, en tout cas, s'envenima. Le jeune homme se précipita sur le jeune homme. Ce ne fut pas sans dire à son compagnon de jeu. Elle avait un bien plus belle injure qu'elle avait apprise de la voisine, de la concierge :

— Sale Boche ! cria-t-elle au petit Arthur. Arthur, portant un nom bien guerrier, ne crut pas mieux faire que de se précipiter sur Suzanne. Son geste fut si vaillant, que la gamine tomba et se fendit le crâne.

Imagine qu'on a dû fortement tancer le bouillant Arthur d'avoir endommagé la tête de la jeune Suzanne. En quels termes a-t-on pu le faire ? On ne s'y prend point autrement pour punir un jeune homme qui se précipite sur une jeune fille. Les épithètes malsonnantes ne se peuvent, paraît-il, effacer que par le sang répandu.

Il me semble toujours que, tels les augures, les parents ne pourraient, s'ils étaient de bonne foi, se regarder sans rire. Avec des préceptes magnifiques de charité, de bonté et d'autres vertus, on prétend élever la marmaille. Or, dans leur famille, les microbes n'ont rien de médiateur. S'ils ouvrent le journal, ils y apprennent qu'on lave son honneur, prétendu outragé, dans le meurtre. Au cinéma, le crime s'y glorifie en cinquante-huit tableaux, et l'histoire contemporaine nous continue pour nous dire que la France qui débute par un assassinat.

La chronique raconte qu'Arthur pleure maintenant sur la façon un peu brutale qu'il eut d'ouvrir l'esprit aux filles. Qu'il se console. Ou plutôt qu'il pleure d'être trop jeune. Quelque peu plus âgé, il eût pu partir chez les nègres. Là, il aurait cessé d'être un Français qui débute par un assassinat.

Il aurait été appelé un grand civilisateur. Tout est dans la manière. Selon que les passages de têtes changent de climat, ils changent de nom. Le jeune Arthur n'a pas assez attendu. — Fanny CLAR.

Le Bonnet Rouge

parle net, souvent avec hardiesse, parfois crûment, mais ne bluffe jamais.

La Bataille pour la Paix

UN DEPUTE PRUSSIEEN ARRETE

Selon la Deutsche Correspondenz, le président de la commission de l'organisation social-démocrate de Berlin, député au Landtag prussien, Adolphe Hoffmann, a été arrêté au moment où il expédiait une circulaire invitant les ouvriers à la grève générale dans tout l'Empire. — (Information.)

UNE PETITION

Zürich, 18 août. — Selon le Vorwärts, la pétition pour une paix prochaine, sans conquêtes, qui a été organisée par le comité du parti socialiste à déjà réuni le premier jour, à Breslau, 17.000 signatures. Outre les milieux ouvriers, les milieux commerçants prennent part à cette pétition, tandis que les fonctionnaires montrent une grande réserve. On continue à recueillir des signatures avec le plus grand succès. — (Information.)

LA MANIFESTATION DE STUTTGARD

Berne, 18 août. — Un voyageur revenant de Stuttgart, nous a donné de nouveaux détails sur la dernière et grave manifestation qui eut lieu, il y a quelques semaines, dans cette ville, en faveur de Liebknecht.

Les manifestants, parmi lesquels se trouvaient plus de deux mille femmes, après avoir parcouru plusieurs rues de la ville en poussant des cris de protestation, se rendirent finalement en criant : « Viva Liebknecht ! » — Devant nous du pavé ! « Nous voulons la paix ! »

En présence de cette manifestation, le roi s'avança sur le balcon du palais et adressa un discours à la foule en l'invitant à se calmer. Le speech royal ne parvint nullement à satisfaire les manifestants qui, se reformant en cortège, se dirigèrent ensuite vers l'Hôtel-de-Ville, où ils essayèrent de pénétrer de vive force après avoir brisé portes et fenêtres.

En présence de cette manifestation, le roi s'avança sur le balcon du palais et adressa un discours à la foule en l'invitant à se calmer. Le speech royal ne parvint nullement à satisfaire les manifestants qui, se reformant en cortège, se dirigèrent ensuite vers l'Hôtel-de-Ville, où ils essayèrent de pénétrer de vive force après avoir brisé portes et fenêtres. 914 manifestants tournant à l'émeute, la police fut aussitôt mobilisée et fonda sur la foule à coup de sabre et de bâton. L'engagement fut très vite et les agents, parmi lesquels se trouvaient des policiers à cheval, furent repoussés.

Il y eut, de part et d'autre, beaucoup de blessés, notamment un officier qui avait voulu se mêler à la bagarre, fut violemment frappé et fut être transporté à l'hôpital.

Après un moment d'arrêt, les policiers chargés de nouveau et parvinrent à disperser les manifestants, dont un grand nombre furent arrêtés et mis en prison. — (Information.)

L'opposition du Parlement hongrois

Londres, 18 août. — De Budapest au Times : « A la Chambre hongroise, M. Polonyi a blâmé le gouvernement pour avoir permis la nomination du maréchal Hindenburg au commandement en chef de l'armée hongroise. »

Hindenburg étant étranger et n'ayant pas prononcé le serment de servir la Hongrie, ne pouvait pas constitutionnellement commander à des Hongrois.

M. Polonyi s'est livré à une violente critique des généraux autrichiens, qui été vivement applaudie par toute la Chambre. — (Information.)

Bourse de Paris

DU VENDREDI 18 AOUT 1916

L'ensemble de la cote est ferme, mais sans changement appréciable. Les valeurs russes sont toujours recherchées et on constate un raffermissement du groupe cuprifère.

Fonds d'Etat : Français 3 p. 100, 63,70 ; 5 p. 100, 89,90.

Actions diverses : Nord de l'Espagne, 488. — Suez, 4,770. — Monaco, 2,750. — Cinquièmes, 550. — Azote, 523. — Biarsk ord., 437. — Toula, 1,310. — Mailzoff, 755. — Hartmann, 470. — Dniepropetrovsk, 3,600.

« Valeurs minières » : Bruay, 1,790. — Naphte, 428. — Spies, 20. — Grosny ord., 2,430. — Rio, 1,782. — Cape-Copper, 118. — Tharsis, 116. — Tanganyika, 80. — Utah, 496. — Rand Mines, 90. — Modderfontein B., 190,50. — Chertsevd, 18,75. — De Beers ord., 341. — Jagersfontein, 99,50.

On a quêté pour les poilus...

Le Comité de la Journée du Poilu a, ce jour, mis à la disposition du Ministère de la Guerre, qui lui-même l'a mis à la disposition du Général Commandant en chef, une somme d'un million cinq cent mille francs.

Ca c'est une fait que personne ne conteste. La discussion ne commence que lorsqu'il s'agit de déterminer comment et à qui ces fonds ont été distribués.

Le communiqué du Ministère de la Guerre, en réponse au Bonnet Rouge, est muet sur ce point.

Les poilus permissionnaires qu'il nous a été donné d'interroger, nous ont déclaré qu'ils n'avaient jamais élargé au budget de la Journée organisée en leur honneur.

C'est, sans doute, que les poilus bénéficiaires étaient justement ceux que nous n'avons pu joindre. Les aurait-on, par hasard, choisis dans des régions déterminées, à l'exclusion de ceux de Paris ?

Les ceuvres qui s'occupent des permissionnaires, et auxquelles nous nous sommes adressés, nous ont, de leur côté, déclaré qu'elles n'avaient jamais rien touché sur les fonds de la Journée du Poilu.

A qui donc et comment ont été distribués ces quinze cent mille francs ?

Espérons que le Ministère de la Guerre comprendra l'inintérêt qui s'attache à une réponse explicite.

Ce n'est pas une vaine curiosité qui nous pousse. On publie, ce matin, les comptes de la Journée de Paris. Elle n'a produit qu'environ 467.000 francs.

Croît-on que ces journées, où l'on fait appel à la solidarité patriotique de la Capitale, ne produiraient pas bien davantage si les Parisiens savaient exactement l'emploi qu'on fait des sommes recueillies ? Il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer que tout passe en frais d'organisation, ni que ces sommes restent immobilisées dans les coffres de M. Lebureau.

